

Avec *Ta Dona* de Adama Drabo, *Sango Malo* de Bassek Ba Kobhio, tous deux présentés à Un certain regard, et *Laafi* de Pierre Yameogo, à la Semaine de la critique, le cinéma africain affirmait, cette année, une forte présence sur la Croisette. Le festival courant toujours après des effets d'annonce, cette découverte de trois nouveaux cinéastes fut, un peu trop rapidement, présentée comme le renouveau d'une cinématographie. Souvent à l'étroit dans une structure dramatique lourdement didactique, ces films marquent plutôt, en fait, un retour en arrière si l'on songe à la liberté romanesque du chef de file de la nouvelle génération, Idrissa Ouedraogo. Mais cette visée pédagogique renvoie aussi à une nécessité de filmer qui, dans le contexte morose des sélections parallèles cannoises, faisait réellement figure d'événement. D'autant que Adama Drabo, Bassek Ba Khobio et Pierre Yameogo portent sur la société africaine un regard critique pour le moins inhabituel et courageux (leurs films n'ont d'ailleurs pas tous bénéficié du soutien de leurs pays, ou, s'ils l'ont obtenu, c'est sur la base d'un scénario qui a été modifié lors du tournage pour contourner la censure).

Le héros de *Ta Dona* est un jeune ingénieur des Eaux et forêts qui s'installe dans un petit village bambara et y sème la tempête en dénonçant la corruption de l'administration locale. Dans *Sango Malo*, c'est un jeune instituteur qui, à sa sortie de l'École normale de Yaoundé, est nommé dans un village de la forêt équatoriale dont il révolutionne toutes les coutumes en enseignant à ses élèves la culture de la terre et en regroupant les paysans au sein d'une coopérative. Adama Drabo, cinéaste du Mali, et Bassek Ba Kobhio, Camerounais, lancent le même débat : le conflit de deux sociétés, l'une rurale, l'autre urbaine, et de deux cultures, l'une traditionnelle et l'autre moderne. Cette opposition, terme à terme, guide la logique dramatique de leurs films sans pourtant leur donner une structure scénarique forte, toutes sortes de péripéties s'y accumulant dans la plus grande anarchie. Ce foisonnement narratif est à la fois une faiblesse technique — avec le risque de perdre le spectateur en cours de route — et une force d'inventivité pure qui permet aux cinéastes de s'affranchir du carcan de la fiction utile (du message) pour trouver un espace d'expression personnel. Ainsi Adama Drabo consacre la majeure partie de son film à tracer des portraits plus ou moins caricaturaux mais il est évident qu'il s'intéresse davantage aux relations secrètes, tantôt bénéfiques et tantôt dangereuses, que l'homme entretient

avec les éléments : dans les meilleures scènes de *Ta Dona*, le paysage devient un personnage dont le pouvoir sur l'histoire est aussi direct qu'imprévisible. Dommage que tout le film ne fasse pas preuve d'une telle subtilité de regard qui, tout en échappant à la mécanique du débat, ouvre la problématique du film sur une dimension universelle.

Au-delà des positions idéologiques dont il rend assez laborieusement compte dans son film, Bassek Ba Khobio affirme, de même l'envie d'un tout autre cinéma : la comédie. Roman-

cier, il a écrit *Sango Malo* (publié en France aux éditions de l'Harmattan, Paris) avant de le tourner et il se révèle un étonnant dialoguiste. Les scènes qui opposent l'instituteur subversif et le directeur de l'école ou le chef du village (elles se répètent à l'infini) prennent, du coup, une légèreté pétillante, un humour très bien vu, et, d'ailleurs, presque trop drôle : quand l'histoire tourne au drame, Bassek Ba Khobio ne parvient pas à trouver l'émotion juste et passe à côté de la gravité de ses personnages. Quand tout va mal, tout a encore l'air de bien se passer : ce n'est peut-être pas seulement, ici, un échec de la mise en scène qui se manifeste mais aussi une certaine philosophie de la vie propre à la culture africaine. Le titre du film de Pierre Yameogo permet, en tous cas, de le croire : « *Laafi veut dire « Tout va bien », dit-il. C'est ce que l'on dit à un ami que l'on croise dans la rue, même s'il a la corde au cou. Car, évidemment, nous savons tous que tout ne pas va bien ». Laafi s'ouvre donc sur un constat de crise : reçu au bac avec mention bien, un étudiant de Ouagadougou est convoqué à l'université pour choisir son orientation. Il veut devenir médecin mais, bien qu'il soit l'un des premiers à faire cette demande, on lui répond qu'il reste uniquement des places en secré-*

■ **Laafi,**
de Pierre Yameogo

riat. Pierre Yameogo n'hésite pas à regarder en face et à dénoncer la sclérose de ce système universitaire mais sa lucidité ne l'empêche pas de filmer aussi le quotidien des jeunes de Ouagadougou, l'univers des fêtes nocturnes et des courses en mobylette. Entre le discours (sur « la fuite des cerveaux » : le départ des étudiants pour l'Europe, où ils peuvent suivre les études de leur choix mais dont, alors, ils reviennent rarement) et la liberté d'un vrai désir de cinéma, *Laafi* montre qu'une voie est possible en dehors de tout compromis bancal : entre fiction et documentaire, c'est une chronique dont la sensibilité fait joliment mouche. ■

Frédéric Strauss.



J.-C. DUPUY